

Yves Bourdillon

JAMAIS DE GUERRE CIVILE LE MARDI

roman



Editions Millighan

Yves Bourdillon

Jamais de guerre civile
le mardi

© Yves Bourdillon, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6186-5

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Je suis sans rancune envers les hommes de la défaite et de l'armistice de 40. Je comprends fort bien ceux qui avaient refusé de suivre De Gaulle. Ils étaient trop installés dans leurs meubles, qu'ils appelaient la condition humaine. Ils avaient appris et ils enseignaient « la sagesse », cette camomille empoisonnée que l'habitude de vivre verse peu à peu dans notre gosier, avec son goût doucereux d'humilité, de renoncement et d'acceptation. Lettrés, pensifs, rêveurs, subtils, cultivés, sceptiques, bien nés, bien élevés, férus d'humanités, au fond d'eux-mêmes secrètement, ils avaient toujours su que l'humain était une tentation impossible et ils avaient donc accueilli la victoire d'Hitler comme allant de soi. À l'évidence de notre servitude biologique et métaphysique, ils avaient accepté tout naturellement de donner un prolongement politique et social. J'irai même plus loin, sans vouloir insulter personne : ils avaient raison, et cela seul eût dû suffire à les mettre en garde. Ils avaient raison, dans le sens de l'habileté, de la prudence, du refus de l'aventure, de l'épingle du jeu, dans le sens qui eût évité à Jésus de mourir sur la croix, à Van Gogh de peindre, à mon Morel [le héros des « Racines du ciel »], de défendre ses éléphants, aux Français d'être fusillés, et qui eût uni dans le même néant, en les empêchant de naître, les cathédrales et les musées, les empires et les civilisations.

Romain Gary dans *La promesse de l'aube*, Gallimard, 1960

Photo de Rafael Yaghobzadeh « Place de la république, 11 janvier 2015 »

CHAPITRE 1

JAMAIS DE GUERRE CIVILE LE MARDI, J'AI PISCINE

PARIS, MARDI 15 MAI.

« Nous rêvions d'intégration, on a eu l'intégrisme. »

La devise de mon collègue Bob Baroud me revient à l'esprit et à propos, tandis que je quitte le lieu calciné de l'engagement de ce matin, porte de la Chapelle, entre une unité de CRS et des barbus sourcilleux sur leur territoire. Curieux, d'ailleurs, ce terme militaire d'engagement, qui jadis évoquait plutôt des fiançailles. J'en discuterai avec Bob, rompu à la couverture des conflits extérieurs. Moi, je me cantonne à l'intérieur.

« Reporter de guerre » ça fait plus briller les yeux des demoiselles que « plombier ». Sauf, évidemment, si elles ont un lavabo bouché...

Précisément, c'est aux toilettes du journal que le reporter de guerre intérieure passe se débarbouiller. L'inconvénient des « conflits de basse intensité », comme disent les spécialistes, c'est que la poussière ça coûte cher en shampoing. La patrouille que je suivais a essuyé un tir de mortier. Artisanal, mais salissant.

C'est donc aux W.-C., où il est venu sans doute faire son pipi de stress avant un de ses premiers conseils de rédaction, que je retrouve Ceccaldi. Le meilleur rédacteur en chef que j'ai connu, un pro exigeant et passionné qui pour un scoop serait prêt à vendre ses parents, avec sa tante en prime. « *Comme on se retrouve, Monsieur Beaumont* », murmure-t-il. Je lui claque sobrement la paume de la main, avant de le suivre vers la salle en mezzanine où, tous les matins, à 9 h 30 pétantes, se prépare le menu de l'édition de *La Ligne*.

Eh oui, Ceccaldi est de retour. Quinze ans que nos chemins se croisent, se séparent et se recroisent, de faillites de journaux en résurrections de canards. Il vient d'être embauché, un an après moi, à *La Ligne*, suite à la disparition de *Libertas*, le quotidien où nous avons chroniqué ensemble les convulsions de la galaxie ces sept dernières années¹. *La Ligne*, en hommage au mot d'Albert Londres, l'icône du journalisme français, « *une ligne éditoriale ? La seule ligne que je connaisse, c'est celle du chemin de fer* ». Et force est de reconnaître que notre ligne éditoriale est hétéroclite. Il y en a pour tous les goûts : dhimmis, natios, barbus, beur-alibis et les catégories intermédiaires dispersées, inquiètes et perturbées, entre Lepénisation et Plenélisation des esprits. Reflet des tourments de notre pays éparpillé façon puzzle en divers courants politiques et sociaux, y

compris au sein du gouvernement, équipage hétéroclite entre ceux qui croient qu'un cap est fixé et ceux qui se demandent si on ne joue pas plutôt aux toupies dans la tempête.

À *La Ligne*, nous donnons la parole à tout le monde, ce qui nous permet de nous faire insulter par tout le monde. L'avantage d'avoir une ligne éditoriale modérée et ouverte c'est qu'on n'a pas à se poser la question de savoir d'où on va se faire attaquer : de partout.

Une dizaine de reporters et chefs de service attendent que Ceccaldi ouvre le conseil de rédaction qu'il doit présider en remplacement de Gamblin, connu aussi dans une vie antérieure comme rédac chef d'un journal progressiste prônant généreusement la distribution à profusion de l'argent des autres. Gamblin est opportunément hospitalisé depuis deux mois pour avoir pris une balle perdue. Ceccaldi lance, comme c'est l'usage, le choix des sujets par le service Politique, pages 2 et 3, qui sera suivi par son rival des pages 4-5-6, le service Société où j'officie en tant qu'envoyé spécial permanent sur le front intérieur. « *Les guerres civiles, ça te connaît, vu les relations avec tes ex* », a commenté Ceccaldi quand il a appris mon poste.

Effectivement, mes relations sont un peu teigneuses avec Audrey, avec qui j'ai vécu jadis rien moins que DEUX semaines de passion torride, achevées dans la récrimination et l'insulte, mais que je croise encore souvent, puisqu'elle se trouve être aussi la mère de Kevin, le mec de ma fille Chloé, et par conséquent la grand-mère de mon petit-fils, Paul Beaumont-Almaviva. Je sais, c'est compliqué.

Les ruptures avec les intérimaires qui ont suivi ont aussi été inventives en invectives. Il n'y a qu'avec Sophie, mère de ma fille et divorcée en 2015 (c'est un principe de la thermodynamique qu'il est plus facile de détruire que de construire, surtout les mariages), que les relations sont amicales. La distance, ça aide ; avocate pour une ONG poursuivant les criminels de guerre, elle vit en Afrique, où elle peine depuis quelque temps à se mettre des génocides sous la dent. Une victime collatérale de la marche manifeste, quoique cahoteuse, de l'Afrique vers la démocratie et l'État de droit.

Il y a, selon moi, de la place dans une vie pour des centaines de plans cul et des dizaines de flirts sympas, mais pas pour plus de trois vraies histoires d'amour. Appelons ça le théorème de Beaumont. Certains stakhanovistes de la passion peuvent se convaincre de monter jusqu'à quatre ou cinq, mais, après enquêtes et confidences, je suis arrivé à la conclusion que trois est le grand maximum pour la plupart des gens, question de stocks de passion et de temps

disponible, et la plupart ne dépassent d'ailleurs pas deux. On n'a pas des réserves infinies de moelle et de *chutzpah*. Attention, je parle de la vraie histoire d'amour, rouge, sans mégoter, pas d'un succédané mièvre mais du truc qui vous secoue comme une machine à laver en mode essorage, pour vous laisser hébété, hilare et bien sûr aussi une histoire dramatique sur les bords, sinon ça ne serait pas drôle. Donc, pour moi, il y eut Valérie (période étudiante, deux ans), puis Sophie (période conjugale, un quart de siècle) et Audrey (quinze jours), voilà. Du condensé.

*

* *

Un conseil de rédaction obéit à des règles simples ; entre deux commentaires d'humour noir typiques du métier, chacun des douze services présente les quatre à cinq sujets qu'il a prévus. Puisque l'ensemble ne doit pas dépasser une demi-heure, cela impose de « vendre » chaque sujet en une trentaine de mots, parmi lesquels certains ont un effet très sûr auprès des rédac-chefs tels que « enjeux », « paradoxal », « fric », « pouvoir », « inattendu », « mort », « trahison », « géopolitique » et « scandale ». Le nec plus ultra étant « c'est à nous », la formule convenue pour évoquer un scoop.

Le chef du service Politique vend donc en deux phrases le sujet de Scarlett, ma coéquipière, rivale, concurrente et néanmoins amie sauf quand nous parlons politique. Scarlett, ainsi surnommée en raison de sa ressemblance avec une actrice hollywoodienne, a un « fort caractère » qui lui vaut aussi au sein de la rédaction le surnom moins flatteur de « Chatouilleuse du Garrot ».

L'amour de l'info exclusive a atteint chez elle comme chez Ceccaldi le niveau de la névrose. Scarlett est d'ailleurs une des meilleures « scoopeuses » de Paris, mais je lui tiens tête par moments. C'est moi qui ai réalisé l'interview de ce prof du Mirail à Toulouse qui s'obstine à faire cours devant une classe vide le jour de l'Aïd, ainsi que l'enquête sur le dernier élève juif d'un collège public de Saint-Denis, le département le plus islamisé de France et le seul dont le nom évoque le catholicisme - l'Histoire a décidément un sens de l'humour particulier. Sans oublier les papiers sur *Le chagrin de Rabelais*, la dernière charcuterie d'Aubervilliers, où le gérant joue négligemment avec une bombe lacrymo tout en débitant les saucissons. Scarlett a contre-attaqué avec un papier sur « le raid du camion fou » (on ne mettra jamais assez en garde contre la fragilité psychique des camions) bourré d'explosifs et lancé, malgré les protections, sur le pilier nord de la tour Eiffel, qui penche d'un degré depuis. « *Une tour Eiffel et une tour*

de Pise pour le prix d'un, de quoi tu te plains ? » m'a lancé Scarlett... La Tour rouvre cette après-midi.

Mon chef de service présente ses sujets à son tour en précisant que je reviens d'une opération porte de la Chapelle, aussi négligemment que si j'avais couvert une course cycliste. Deux check-points démantelés, un blessé grave, trois interpellations, on propose un feuillet pour dix-sept heures, avec photo...

— Juste une brève, coupe Ceccaldi. Désolé Fred, mais c'est une opération de routine, non ?

Oui, la routine. Le premier tir de mortier sur une opération « de présence et de sécurisation » selon la formule consacrée, nous en avons fait la une. Le deuxième, une demi-page. Maintenant, dix lignes. Là serait le danger. S'habituer c'est aussi accepter. Le chemin n'est pas si long du stoïcisme à la soumission. Du flegme au renoncement, qu'on pare de vertu.

On s'habitue à cette étrange décomposition d'un pays cramponné à sa joie de vivre pour oublier qu'il a perdu son insouciance. Où on peut mourir pour s'être trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, mais où on continue à prendre la vie quotidienne au sérieux, en se demandant toutefois si ça vaut le coup de préparer méticuleusement un plan d'épargne à vingt ans, en raison du risque dudit mauvais endroit mauvais moment. On montre machinalement son sac à l'entrée d'un bâtiment, les filles révèlent cinq fois par jour à des vigiles fatigués leur fouillis rouge à lèvres-filofax-kleenex. On s'habitue aux attaques de bus ou de commissariats par des jeunes Français criant « sales Français », à consulter ses applis, « *check-point boulevard Jourdan, ah, mes invités seront en retard* », à faire moins souvent la fête dehors, concerts, bals, trop de risques d'embrouilles, trop de kaïras. On apprend que ce week-end le prix de la soirée incendiaire a été attribué à telle commune, le concours du caillassage de pompiers remporté par telle autre, ou que tel quartier est lauréat du défi de l'embuscade de flics.

On ne fait plus attention à la tour Eiffel illuminée en l'honneur d'un pays frappé par les djihadistes, « *c'était qui hier, les Sénégalais ou les Mexicains ?* ». On dépose presque machinalement le kit bougies-dessins-peluches sur les lieux d'attentats, puis on organise des concerts pour la jouer catharsis, donnant l'image d'une génération curieusement obsédée par la fiesta. On y chante l'Amour, mais l'Amuuur sans complément d'objet direct, sans dire qui ou quoi, ça ne serait pas finalement une mièvrerie de décérébré ? Une abstraction tous azimuts, indifférenciée, mise à toutes les sauces et finalement aussi dévaluée qu'un bolivar vénézuélien ?

On se rassure à bon compte, comme quoi il n'y aurait pas de projet d'ampleur

visant à nous détruire, *rooooh, tu exagères*, les auteurs d'attentats seraient juste des *loups solitaires déséquilibrés*, comme si, par contraposée, avoir une motivation politique serait preuve d'équilibre psychologique. À croire qu'Al-Qaïda ou Daech passent des annonces, « *cherchons recrues motivées pour tuer des enfants au hasard. Psychopathes s'abstenir* ».

On s'interroge sur le collègue qui se met à refuser de serrer la main des femmes, a-t-il viré salafiste ? Il paraît que des salafistes peuvent être quiétistes, mais d'autres ne sont pas quiétistes du tout. Faut-il le dénoncer, verbe connoté, alors disons le signaler à la DGRPST, qui serait au demeurant infiltrée selon un audit de la DGPAT ?

On éprouve au fond de soi une sourde colère et la frustration de ne pouvoir affronter un ennemi invisible et dont la conception du courage consiste à n'attaquer que des civils désarmés, de préférence de dos et par surprise. L'avantage des guerres classiques c'est que l'Absurdité respecte une ligne de front, d'un côté l'ennemi, de l'autre l'allié. Maintenant, c'est compliqué, les lignes se sont brouillées. L'ennemi est partout et l'allié se cherche.

On a presque oublié qu'il fut un temps où oublier un sac de sport dans le métro ne paralysait pas toute la ligne. « *Keep calm and carry on* », comme disaient les British durant le Blitz en 1940. L'époque où la France ne vivait pas encore en état d'urgence semble si ancienne, presque sépia. Les femmes voilées par fidélité à leurs racines n'étaient pas encore prises en sandwich entre ceux qui en font un instrument discret de conquête de l'espace public et les défenseurs d'une « certaine idée de la France ». Et à propos de sandwich, j'ai presque oublié cette époque où acheter un jambon-beurre dans certains quartiers n'était pas encore un acte politique... Des quartiers où la police est *persona non grata* et où on est passé en douce d'assimilation à intégration, puis à cohabitation et bientôt à « *tapez pas, SVP* ». D'ailleurs, à quoi bon s'intégrer si la plus grande partie du pays s'est retirée de ces quartiers, sauf les guichets d'allocs ?

Je croyais encore qu'on pourrait être une société joyeuse et métissée. Et puis, il est arrivé tout ce qui est arrivé...

D'autres révolutions ont un avant et un après, un moment précis, avec barricades, défilés de voitures klaxonnant et débraillés agitant des drapeaux aux portières pendant que des dirigeants s'enfuient. Pas celle-ci. Nous avons basculé peu à peu. Entre les commerces fermés et les maisons délabrées dans les campagnes face aux banlieues qui flambaient pendant que les centres-villes demandaient « *il se passe quelque chose ?* ». La France du saumon fumé observait, en poussant des « tut-tut » désapprobateurs, l'affrontement entre celle

des kebabs et celle des rillettes. Et un jour, nous nous sommes simplement dévisagés, perplexes, en murmurant « *Mais tu crois pas qu'on vit dans un autre pays ?* ».

J'ai l'impression de vivre dans un asile psychiatrique de cinq cent cinquante mille kilomètres carrés. Un asile dont les patients ont supplanté les infirmiers. Et je suis payé pour le décrire.

*

* *

Je repars l'après-midi retrouver le capitaine Duchemin porte de la Chapelle. Mission remplie, son unité passe le relais à des « vigilants » locaux. Ce n'est pas tout à fait normal, mais il faut faire preuve de pragmatisme en ces temps de normalité irrégulière. L'armée pourrait facilement reconquérir le terrain avec ses armes lourdes, mais au risque de bavures auprès de gens qui n'ont pas d'autres choix que de vivre là. Et puis, qui serait prêt à mourir aujourd'hui pour Grigny ? Pendant que ses hommes remontent dans des blindés légers devant les restes du check-point démantelé, Duchemin contemple les barres d'immeubles au loin, où il serait imprudent que je me rende seul et où le voile est fortement recommandé pour les femmes.

— Tu vois, Fred (on se tutoie, les opérations de « présence et sécurisation » ça crée des liens), j'ai la nostalgie des fours à micro-ondes.

— J'ai peur de ne pas comprendre, Jean-Jacques.

— Ceux qu'on nous balançait sur la tronche depuis les étages, lors des patrouilles de nuit. C'était quand même moins dangereux que les mortiers. J'ai même connu l'époque où personne n'aurait imaginé nous tirer dessus à balles réelles, c'était tabou, si, si. Il y avait des règles.

Je conviens que tout se perd effectivement et emboîte le pas à la patrouille d'une dizaine de civils dont les blousons cachent mal les armes, qui vont s'assurer que les barbus, surnommés aussi fréristes, ou presque affectueux frérots, en allusion à la Confrérie des frères musulmans², ne reviennent pas.

Les barbus sont teigneux aujourd'hui, car ils nous tirent dessus promptement. Nous nous abritons et ripostons vers des types en bandanas et treillis. Le chef de la patrouille, Quentin, profite d'une accalmie pour scruter la position adverse et lève un sourcil interloqué, avant de crier dans son mégaphone :

— Eh, toi, là-bas.

— Ta gueule, fils de pute.